

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année forment un volume de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montréal, AUX BUREAUX No. 13, RUE ST. VINCENT.

A Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LETOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie

Progrès.

PARAISANT LES MARDI ET VENDREDI

CONDITIONS D'ABONNEMENT. (Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire, par an, en avance, \$1.00
Abonnement à l'Album mensuel, Littéraire et Musical, par an, en avance, \$1.00
Aux deux publications réunies, par an, en avance, \$2.00
Tout instituteur s'abonnant et payant l'année d'avance, reçoit le quart de son abonnement en plus.

PRIX DES ANNONCES.
Sous-tirage et au-dessous, première insertion, par ligne, par jour, 25 cts.
Sous-tirage et au-dessous, deuxième insertion, par ligne, par jour, 15 cts.
Au-dessus de ces prix, le quart de plus. (Affranchir les lettres.)

LA LUNE DE MIEL EN 1848.

I.

Quelques citoyens il faudrait plutôt dire que quelques citoyennes, ont affiché sur les murs de Paris, en proclamant la loi du divorce, leur dessein pour le mariage absolu. Ces citoyennes, à ce qu'il paraît, pour un mariage démocratique qui permettrait toute liberté de politique intérieure et extérieure. On m'a assuré que la plus déterminée des citoyennes qui prêchent le divorce, est une veuve de quarante ans, qui a été mariée trois fois et qui a pu étudier assez longtemps les formes multiples du gouvernement conjugal. Il est hors de doute que le mariage subira des réformes quoiqu'il soit d'institution divine et que dans les déluges politiques, il ait toujours été l'arche sainte de l'humanité.

On va refaire le Code civil. La nation ne se contente plus de l'œuvre de Napoléon, elle veut l'œuvre de Jésus-Christ. Il y a un Code à faire, le Code évangélique. Les apôtres l'ont écrit sur le vent et sur les flots. A l'heure suprême des révolutions, le flux qui monte et l'air qui passe, chantant les solennels et prophétiques versets.

En attendant, le beau monde ne se marie pas depuis un mois. Il n'y a plus que le peuple celui qui a confiance dans les destinées de la France républicaine, parce qu'il a confiance en lui, qui se décide à se marier. Il entre bravement à l'église avec ce mot dans le cœur : *Fraternité*, car ce mot sacré, inscrit aujourd'hui sur tous les monuments publics, l'était hier dans l'esprit du peuple. Le peuple est un précurseur qui vit en avant, il vivait dans la République idéale.

II.

Un de mes amis, homme d'esprit et de loisir, qui n'est jamais parvenu à rien faire parce qu'il attendait, depuis dix ans, un consulat en Orient, s'était décidé à planter sa tente à Paris.

Quoiqu'il passât pour un rêveur, il fut pris au sérieux chez un banquier du pays de la Bourse. Il faut dire que mon ami, Henri Desmazures, bâtit ses châteaux en Espagne dans quelques arpens de terre en Beauce et en Normandie.

C'était un rêveur, mais c'était un propriétaire. Le banquier lui accorda la main de sa fille, après avoir passé toute une nuit à faire des additions et des soustractions pour se convaincre que sa fille serait heureuse.

Mlle Mathilde Hoffmann n'était pas précisément une jeune fille habillée de billets de banque. Elle avait, au contraire, respiré je ne sais quel agreste parfum de nature et de poésie dans l'atmosphère du trois et du cinq. Le bruit des espèces sonnantes ne l'avait pas empêché d'entendre ces voix solennelles de l'idéal qui chantent l'hymne de l'amour à tous les cœurs de vingt ans.

Rien n'était plus rare avant le 24 février qu'un mariage de cœurs : c'était la posit lorsqu'épousait les écus. Qui le croirait ! il ne faut pas seulement en accuser les pères et les mères mais encore, mais surtout, les jeunes filles elles-mêmes. La fureur des titres avait envahi leur cœur, la passion de l'or avait chassé pour elles toutes les adorables chimères, tous les divins romans de la vie. J'entendais dire cet hiver à une charmante enfant qui avait à peine respiré dix-sept fois la fraicheur de l'aubépine : « Je ne veux me marier qu'avec un pair de France ou un agent de change. » C'était une confiance à une amie qui, de son côté, ne voulait épouser qu'un prince ou un banquier.

Mlle Mathilde Hoffmann aimait beaucoup mon ami Henri Desmazures. Elle ne s'était inquiétée ni des titres qu'il n'avait pas, ni de l'argent qu'il avait. Elle l'avait vu, elle l'avait aimé, comme cela se pratiquait dans l'âge d'or. Elle était enchanlée de savoir qu'il ne faisait rien, qu'il ne savait rien faire, qu'il ne voulait rien faire. Au moins, disait-elle, celui-là ne me parquera pas dans une banque, nous irons vivre où il nous plaira, en toute liberté en toute passion.

Je dirai aussi à la louange de mon ami Desmazures que ce n'était point la banque qui l'avait attiré chez le banquier.

Mlle Mathilde Hoffmann lui était apparue, comme une révélation de sa vie, comme une image visible de son idéal, à une fête du monde diplomatique. Elle était si blonde et si fraîche, si délicate et si suave, qu'elle semblait, dans le cercle des femmes renommées par leur beauté depuis quelque vingt ans, un pastel de Rosalba ou de La Tour dans une galerie de portraits enfumés par le temps.

III.

Le mariage fut arrêté pour le 24 février. Le 23 au soir, on trouva à grand-peine M. le maire avec son écharpe tricolore. Pendant que la jeune fille signait, M. le maire daigna faire un cours de politique et de morale. Il trouva sans peine à la jeune fille qui n'écouait pas, qu'un gouvernement qui sanctionnait l'amour par le mariage était le meilleur des mondes possibles. Il fit une sortie violente contre ce ramas de rien qui vaillait, cette invasion de barbares qui ne savent boire qu'à la barrière et qui veulent abolir l'œctroi.

En sortant de la mairie, M. Hoffmann, le marié et les témoins, ne trouvèrent plus leurs voitures. Pendant que M. le maire secouait l'éloquence de son écharpe tricolore, pour prouver qu'il n'y avait rien de sérieux dans cette manifestation d'enfants à la mamelle, les héroïques gamins avaient chassé les cochers pour faire des barricades avec les carrosses.

La nuit, Mlle Mathilde Hoffmann la passa toute seule dans sa chambre à prier Dieu pour ceux qui mouraient. Le lendemain, à onze heures, Henri Desmazures se présenta chez le banquier avec un sabre et un pistolet, en escarpins et en gilet brodé, en un mot habillé comme la veille, mais couvert de boue et les cheveux en désordre.

— Mais, mon cher ami, lui dit le banquier, sans détacher son regard de trois ou quatre yeux qu'il avait à la main, mon cher ami, nous ne pouvons pas nous marier aujourd'hui.

— Comment nous ne pouvons pas nous marier ? qui est-ce qui a dit cela ?

— Vous ne savez donc pas ce qui se passe ? il y a des enfants qui font des barricades. M. Molé remplace M. Guizot ; M. Thiers remplace M. Molé ; M. Odilon Barrot remplace M. Thiers. Tout à l'heure le peuple remplacera tout le monde. Les républicains... Ah ! mon cher ami, nous avons fait bien du chemin depuis hier ; il y avait un abîme entre la monarchie et la république, ces insensés l'ont presque franchi. Voyez ces journaux. Il y a là des prophéties qui m'épouvantent.

— Nous n'avons pas un moment à perdre, s'écria Henri Desmazures. Où est donc Mathilde ?

Il se précipita vers la chambre de la jeune fille qui était habillée pour la cérémonie.

— Ah ! Mathilde, que vous êtes belle. Courons à l'église, car dans une heure il serait peut-être trop tard. Ne me laissez pas plus longtemps dans le flux révolutionnaire qui emporte Paris. Voyez, je me suis battu comme un enragé ; si j'avais de l'orgueil, je dirais comme un gamin. De main la république, mais aujourd'hui l'amour.

Mlle Hoffmann se jeta tout éperdue sur le cœur de Henri.

— De grâce, dit-elle, emmenez-moi loin d'ici, au bout du monde si vous voulez.

— Oui ! Mathilde, mais il faut vous habiller tout autrement, car nous n'arriverons à l'église qu'en franchissant les barricades.

Une heure après, le curé de leur paroisse leur donna la bénédiction en toute hâte, dans une petite chapelle dont le Christ de bois ne recevait habituellement d'adoration que de pauvres hommes et femmes du peuple, qui ne se donnaient en dot que leurs bras et leurs cœurs.

— Maintenant, dit Henri à Mathilde, pendant que votre père, entouré de ses amis, est là qui dit avec le sacristain, envelopons-nous comme des oiseaux amoureux, allons nous percher sur quelque locomotive enflammée, qui nous emmènera plus vite que le vent, je ne sais où, mais dans un pays où l'on puisse savourer pacifiquement le miel de la première lune.

— Eh bien ! prenons le chemin de fer de Rouen ; il y a par là un vieux château dans les bois, on dirait un conte de fée ; j'y ai passé six semaines l'an passé dans la joie de mon cœur à parler au arbres et aux buissons. Mais non, c'est trop près de Paris, allons au bout du monde.

Henri et Mathilde prirent le chemin de Rouen, et fuyèrent, chauffés ! Les deux amans partirent au galop d'une locomotive baptisée du matin *la République* ! et par la fenêtre de leur wagon, ils assistèrent au sautoir qui peut général de tous les sautoirs de Paris. Les morts vont vite, dit la chanson de Bürger, mais les courtisans déchus vont plus vite encore.

— Regarde donc, disait Mathilde au jeune homme, ce laquais en livrée, qui s'enfuit bride abattue, cramponné aux crins d'un cheval noir qui semble, à chacun de ses bons, s'abîmer dans le sol et en surgir pour s'y abîmer encore. Le vois-tu ?

— Je le vois, répondait Henri. C'est un ministre.

— Et cette pauvre jeune femme, qui se traîne à pied sur les cailloux de la route, sans oser regarder derrière elle, tant son effroi paraît immense, la vois-tu ?

Je la vois, répondait Henri. C'est une princesse.

Ainsi virent-ils passer devant eux tout ce qui avait été la cour et la politique, pendant près de vingt années, — sombre chapitre d'histoire qui se déroulait sur un grand chemin, — dernier conte inachevé de rois et de reines : *Il était une fois*.

IV.

Les deux amans arrivèrent de la sorte au Havre. Là, en se promenant le soir au bord de la mer, ils aperçurent, se dirigeant vers une barque à vapeur isolée, un vieux Monsieur qui ressemblait prodigieusement à une pièce de cent sous. Henri et Mathilde s'arrêtèrent aussitôt. C'était la monarchie qui abandonnait la terre de France. Ils saluèrent.

Mais ils renoncèrent au projet qu'ils avaient conçu d'aller à Londres ; et leur républicain de passer par le sillon de la barque royale ; et d'ailleurs, ils pressentaient avec raison que le ci-devant roi allait sans doute porter avec lui et

malgré lui les semences prospères des révolutions. — Et puis la crainte de se heurter sans cesse contre cette tête découronnée leur fit rebrousser chemin. Ils ne voulurent pas davantage aller à Bruxelles, cet antipode de Clichy, où le soleil est toujours couché pour nos débiteurs, car des bruits, vrais ou faux, de contre-façon révolutionnaire leur arrivaient de tous côtés, même de la Hollande, où le peuple demandait un peu et où le roi ne répondait beaucoup.

Cependant, comme il fallait bien aller quelque part, ils allèrent en Suisse, le pays classique des lunes de miel. — La Suisse est une république, se dirent-ils ; par conséquent, nous n'avons pas à craindre qu'elle se mette en république. Confians dans cet espoir, Henri et Mathilde louèrent un chalet au flanc d'une montagne, un chalet tout neuf, mignard et découpé à jour comme un panier de bois blanc, où ils installèrent leur amour sous la protection du landamann et de l'antique paix helvétique. Mais à peine étaient-ils dans le chalet, après avoir un peu erré au bord des lacs, dans les herbes et sous les arbres frémissants, qu'ils aperçurent un groupe de nationaux armés qui farfouillaient à l'entour ! Ils étaient à Neuchâtel.

Alors ils tournèrent leurs regards vers l'Allemagne.

— Partons pour l'Allemagne ! dirent-ils en soupirant ; là, tout le monde n'est occupé que de valse et de métaphysique ; à travers les brumes ondoyantes de Prague ou de Munich, peut-être nous aussi finirons-nous par trouver le bonheur, — entre un problème et un air de violon.

Ils partirent. Mais, au beau milieu du voyage, on leur dit : n'allez pas à Vienne, n'allez pas à Berlin.

Comme leur voiture allait traverser un pont une amazone, aux cheveux flottans, jeune et d'allure martiale, belle comme la Penthesylée antique et inondant de velours un cheval nadjî, vint se jeter à leur rencontre. Le postillon n'eut que le temps de retirer les guides.

— Arrière ! s'écria-t-elle en lui mettant sous le nez le canon d'un petit pistolet de poche ou de jarretière.

Le pauvre diable se renversa — épouvanté — sur son siège, tant qu'Henri, passant la tête par la portière, reconnut dans la célèbre comtesse de Landsfeld dans l'Amazonie à tous crins.

— Madame, lui dit-il en souriant, de son plus spirituel sourire de France, nous ne sommes ni des gendarmes prussiens ni des municipaux bavarois ; ce serait tirer aux pistolets que tirer sur nous ; gardez donc votre poudre pour une meilleure occasion politique, et laissez-nous continuer notre route, s'il vous plaît.

Lola Montès envoya un joyeux belat de rire aux échos des montagnes, qu'ils répétèrent en vieux courtisans — les derniers courtisans !

— Un conseil en vaut un autre, répondit-elle. N'allez pas en Allemagne ; on vient de brûler mon hôtel.

Mathilde et Henri se regardèrent avec la même expression d'étonnement.

Disant cela, la comtesse de Landsfeld piqua des deux et saluta les jeunes époux avec sa cravache et son sourire — elle partit, étincelante et rapide comme une flèche d'or à travers un rayon de soleil.

Henri et Mathilde la suivirent des yeux pendant quelques instans, et lorsqu'elle eut tout à fait disparu dans le bleu de la Suisse — ils se demandèrent mélancoliquement vers quel pays il leur fallait se diriger maintenant, et quel pays voudrait bien d'eux, les enragés linguistes, les amoureux quand même ! — Allons devant nous, murmuraient-ils ; et ils allèrent à travers les bois, les prés, les ravines, jusqu'à ce que le Rhin leur barrât superbement le passage. Alors ils s'embarquèrent sur le Rhin d'Allemagne, qui n'était plus ni le Rhin de Louis XIV et de Van-der-Meulen, ni même le Rhin de Nicolas Becker, juge de paix et poète de guerre, mais qui était bien près de devenir le Rhin de France. Une fois sur le bateau à vapeur, ils virent la procession des vieux châteaux, bannières en tête, sombres, croulans, désolés, graves comme des commandeurs de pierre et marchant lugubrement dans les roseaux, en secouant leurs robes noires, pleines de corneilles et de vautours. Les deux jeunes gens ne s'arrêtèrent qu'au Johannisberg où ils rencontrèrent un vieillard, assis sous une tonnelle, et face à face avec un verre de cristal.

C'était M. de Metternich, qui buvait sa dernière bouteille de Johannisberg.

— Monsieur le ministre, — lui dit Henri, en saluant la bouteille avec respect, — pardonnez-moi si je viens peut-être, en vous parlant, déranger l'équilibre européen ; — mais nous sommes deux jeunes mariés de France, qui cherchons une chaumière tout juste assez petite et assez fleurie pour y loger notre amour. Dites-nous s'il y a encore des chaumières en Allemagne, Monsieur le ministre, vous qui savez les nouvelles mieux que les télégraphes et les journaux.

M. de Metternich fit flamber ses yeux de diplomate avec irritation ; mais, ne lisant que la candeur et l'honnêteté sur le front du beau couple, il se versa une nouvelle rasade, l'avalait d'un trait et mit sa tête dans ses deux mains.

— Monsieur le ministre, dit timidement Mathilde.

— Je ne suis plus ministre ! répondit-il.

— Monsieur le prince, hasardâ Henri.

— Il n'y a plus de princes... — Alors, Monseigneur l'Autrichien... — M. de Metternich releva la tête, et devint triste comme une ballade allemande.

— Il n'y a plus d'Autriche, dit-il sourdement, les Autrichiens l'ont tuée en me tuant. Il n'y a plus de diplomatie, car j'étais le dernier et l'on me défend d'exercer. — Oh ! Talleyrand, tu as bien fait de mourir ! — C'en est fini désormais du grand art des cadenas politiques, le peuple les brise lorsqu'il ne sait pas les ouvrir, et la hache est une clé qui va à toutes les serrures. Les temps mauvais sont arrivés où la parole ne sera donnée au ministre que pour exprimer sa pensée. — même lorsqu'il ne pensera rien du tout. Plaignez-moi donc, car me voilà réduit à boire ma dernière diplomatie, c'est-à-dire mon vin de Johannisberg, cette africaine liqueur avec laquelle j'ai mystifié l'Europe entière pendant plus de soixante années !

— Metternich se tut, n'ayant plus rien à boire ni à dire.

VI.

A partir de ce moment nous avons tout-à-fait perdu la trace de Henri et de Mathilde. Nous pensions qu'enfin ils avaient trouvé la terre promise, lorsque ce matin nous avons reçu la lettre suivante :

Brescia, ce 19 mars.

Mon cher ami,

Nous arrivions enfin en Italie après avoir traversé vingt pays en révolution. Jusque-là nous n'avons pas eu une heure de loisir. Nous avons toujours voyagé dans la trombe révolutionnaire. Pas une heure de silence, toujours la vague qui monte et qui nous chasse devant elle ! Nous sommes depuis une demi-heure à Brescia et nous n'y resterons pas une heure. Nous avons peur de Milan et de Venise. Nous savions que Rome a un carnaval constitutionnel, que Florence a un grand-cue qui rédige des constitutions, que Naples a un roi aujourd'hui, et qu'elle aura demain un Muzaniello. Nous avions songé à Monaco, mais il paraît qu'on y proclame la république. Il y a bien encore la république de Saint-Marin, mais on y parle sérieusement d'y nommer un empereur. Nous entendons un hurra prophétique du côté des Cosaques du Don. L'Asie se tourne vers l'Occident et tire son épée contre l'empereur de tous les cosaques. Nous voyons tous les jours la lune se lever, — elle nous apparaît sous toutes les formes, sous toutes les couleurs, — ne l'avez-vous pas tricolore à Paris ? — Mais ce n'est pas la lune de miel. Nous ne savons plus où la trouver. Pauvre esquisse d'amoureux lancé en pleine mer un jour de tempête ! A quel rivage aimé du ciel arrivera-t-il ? Nous avons crié terre en arrivant à Brescia, Brescia ce pays du poète :

Où le pampre s'étend sur le bord de mer.

— Nous voulions oublier le monde et ses révolutions dans cette bonne nature de Lombardie, où déjà le printemps est arrivé avec des fleurs et des feuilles dans les mains. Nous avions pour nous promener le beau lac de Garda et les romantiques villas envahies par les flots de houblon et de tabac. Mais à peine étions-nous descendus de la diligence Bonafons qu'un grand diable de faquin me saisit au collet et me demanda si je n'étais pas le vice-roi, car le bruit venait de se répandre que le vice-roi, chassé de Milan, s'était réfugié à Brescia, où il se croyait des amis.

— Mon cher ami, dis-je au faquin, vous me faites une injure. Je viens d'un pays où le mot *roi* est rayé du dictionnaire (à propos du dictionnaire, y a-t-il encore là-bas une Adalémie) ?

Cependant, la diligence était cernée par une troupe de bambins et de grands drôles qui montraient les dents à chaque voyageur. J'essayai de parlementer. Une Anglaise vaporeuse qui arrivait de Munich, plus blonde que le soleil, déclara qu'elle n'était pas Lola Montès. A ce moment une seconde voiture s'arrêta devant le palais de la commune, cette œuvre gothique et grecque signée Bramante. On se précipita de ce côté. Un homme descendit, qui fut saisi sur les marches et entraîné par la foule pour être bafoué en place publique. Je ne sais si c'était le vice-roi, ou le dit.

Qu'importe ! Ce qui est hors de doute, c'est que la révolution est ici comme elle est partout. Danton disait qu'on n'emportait pas la patrie à la scieille de ses souliers ; je crois que j'ai emporté la poussière féconde des révolutions, et que je symbolise presque la fatalité républicaine.

C'en est fait, Brescia est descendue dans la rue comme toutes les villes de l'Europe. Où aller ? Songe, mon ami, que je ne suis encore que l'amant de ma femme. O Platon ! je ne veux ni de la République ni de ton amour ! Ne faut-il pas des enfans pour la République ?

Mathilde — j'allais dire ma femme — vient de se pencher à mon oreille et de me dire tout bas qu'elle connaissait un pays où nous pourrions nous aimer en silence, une vraie Thébàide amoureuse. — Il n'y a que les femmes pour avoir le sens commun en amour. Or, ce pays qu'elle m'indiquait — celui que nous avons tant cherché — c'est celui d'où nous sommes partis.

Nous retournons à Paris. Tu vas donner des ordres pour que mon appartement soit ouvert la nuit prochaine à cette trop vagabonde lune de miel.

Salut et fraternité,
HENRI DESMAZURES.
VII.

Seront-ils heureux ?

Pandore cependant ne va pas retirer un à un d'une main pieuse tous les maux qu'elle a répandus sur l'humanité. Les vautours dévoront encore le cœur de Prométhée ; Jésus étendra toujours les bras sur la croix. La République a des mamelles fécondes, mais aura-t-elle le temps dans sa sublime maternité de préparer un peu de brouet à ses rêveurs, — un plat de lentilles à ses artistes ? Quand elle aura donné le pain matériel servira-t-elle le pain immatériel ? Pandore a laissé aux hommes l'espérance, l'échange aux ailes blanches qui nous emporte vers tous les rivages odorans de l'idéal ; mais on nous promet tant de conquêtes dans le monde où nous entrons, qu'on ne nous laisse pas même l'espérance d'en habiter un autre.

République française, ne regarde pas trop ta seigneurie des Etats-Unis ; délivre-nous des Romains, sinon des Grecs. Il y a trop longtemps que nous nous traînons sur la voie latine. Organise le travail des bras, mais ouvre un horizon radieux à ceux qui vivent de poésie. Lance une barque pour naviguer sur la mer inconnue où chantent les nymphes amoureuses. N'oublie pas qu'il y a en France des millions d'âmes qui demandent à s'embarquer tous les matins pour ces voyages d'outre-mer au pays enchanté.

La révolution n'a pas seulement suspendu le cours de la Bourse, les paiements chez les banquiers et l'heure des rois à l'horloge des Tuileries. Elle a suspendu le voyage de nos âmes.

Hébé qui versait à toute heure l'ambrosie dans la coupe d'or des olympiens, en a répandu quelques gouttes sur le monde dans ses jours de distractions. — Or, depuis que nous avons enivré l'ambrosie, nous tendons sans cesse les bras vers Hébé, car, Hébé, c'est l'idéal, idéal, sur quelle mer lointaine poursuivrons-nous demain la barque de roseaux ? — Mais soyons sans peur, rêveurs, mes frères : la République, c'est l'Infini, et l'Infini n'est-ce pas le monde de l'Art.

ARSENE HOUSSEY.

FAITS DIVERS.

* Au dire d'une correspondance anglaise, les membres du gouvernement provisoire ont vieilli de dix ans dans le mois qui vient de s'écouler. M. Ludra-Rollin qui avait une magnifique chevelure noire est devenu complètement gris. M. Picoa a été à deux doigts de la mort. M. Louis Blanc dont le visage était d'une fraîcheur juvénile n'est plus reconnaissable. M. Lamartine et Garçon-Pagès crachent le sang. M. Crémieux a perdu la voix. M. Marfas semble brisé de fatigue. Enfin, M. Arago seul, comme s'il était de granit, supporte sans secouiller le poids énorme qui pèse sur lui et trouve moyen de suffire à deux ministères, à la direction de l'Académie des sciences et à celle de l'Observatoire, car il n'a voulu abandonner aucun poste.

ESPAGNE.—Madrid, le 6 avril : « Aujourd'hui, cinq et six heures de l'après-midi, S. A. R. l'infante duchesse de Montpensier et le duc de Montpensier entrèrent à Madrid. S. M. et la reine-mère iront au-delà des barrières recevoir l'infante. Le duc et la duchesse dîneront en famille au palais, et ils se rendront ensuite aux appartements qui leur ont été préparés à Vista-Aldé. On croit qu'ils y séjourneront jusqu'au 15 avril, époque du départ de la cour pour Aranjuez. L'infante a été partout accueillie par les populations avec le plus grand enthousiasme.

Les autorités continuent de prendre des mesures de précaution, quoique la tranquillité soit parfaite. Les postes sont doublés. Des renforts sont entrés à Madrid pour faire le service concurremment avec les régimens de la garnison ; d'autres régimens sont attendus. On dit que la garnison de Madrid doit être portée au chiffre de 20,000 hommes. La cour devant se rendre le 15 à Aranjuez, la garnison de la capitale aura le double service de Madrid et d'Aranjuez à se distribuer.

IRLANDE.—Les nouvelles d'Irlande se résument en ces mots : « Le peuple s'arme et s'exerce au tir ; l'heure de la lutte qui va sonner le trouvera prêt pour la bataille. » Il est fort probable que les troupes, secondées par les organistes riches et nombreux, accableront les repaires pauvres et divisés. Mais après la victoire la question à résoudre restera tout entière. Tuer n'est pas gouverner. Les hommes d'Etat anglais ont eu pour maxime jusqu'à présent que le droit est ce qui est écrit dans une certaine forme et sanctionné par la force matérielle. Le moment est venu pour eux d'apprendre que le droit est ce qui est accepté par la raison universelle, et qu'un régime social qui a pour base le principe de la conquête n'est pas un régime de droit, nonobstant les déclarations les plus littéralement constitutionnelles. L'Irlande est une nation à part qui ne peut pas porter les mêmes lois que l'Angleterre, et alors pourquoi lui refuser d'être